

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°51

Vingt sixième année – premier semestre 2022-2023



A partir de B. PASCAL «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point» *1, quelle articulation entre l'émotionnel et le rationnel ? Atelier animé par Jacqueline Crevel et Anne-Marie Sibireff.

Avec Maud, Yvette, Françoise, Yves, Christine H., Denise, Michel, Liliane, Pierrette, Dominique, Sylvie.

Première séance, 18 novembre 2022. Le tour de table préalable fait apparaître le sentiment d'une évolution assez récente des mœurs : naguère censurée, l'émotion tend à être mise en avant comme porteuse de vérité, dans le domaine privé « *apprendre à écouter ses émotions* ») mais aussi politique. Et l'on parle même d' « *intelligence émotionnelle* ». Dans le même temps se fait sentir un besoin (rarement satisfait?) de recul et d'analyse face à ce qui nous émeut. Mais être trop rationnel apparaît aussi comme un danger, notamment dans le domaine artistique.

Dans cet atelier de philosophie, il nous faut chercher non seulement quelle est l'articulation DE FAIT entre émotion et raison, mais quelle pourrait être la BONNE articulation.

Blaise Pascal, à cet égard, est catégorique : lui qui, à l'instar de St Paul ou de Claudel, a vécu une expérience d'illumination (nuit du 23 novembre 1654 : « joie, joie, joie, pleurs de joie »...), d'une présence du divin qui a bouleversé sa vie, distingue deux ordres : celui du cœur, celui de l'esprit. Les deux ordres ne sont pas sur le même plan.

- l'ordre du cœur est certes celui de la foi - « *C'est le cœur qui sent Dieu* », « *Dieu sensible au cœur, non à la raison* » - mais c'est aussi, plus surprenant, celui des premiers principes, qui sont à la base même de la science : l'espace et ses trois dimensions, le temps, le mouvement, les nombres... Les vérités divines sont placées dans l'âme (lorsque celle-ci n'y fait pas obstacle par un égoïsme dont elle est responsable) par Dieu, au même titre que les premiers principes.
- l'ordre de l'esprit, de la raison, procède par démonstration et déduction, à partir des premiers principes. Ceux-ci entrent du cœur dans l'esprit et non l'inverse : humiliation de la raison, incapable de rendre compte de ses propres fondements.

Les *personnes simples* – que nous identifions spontanément au charbonnier et à sa foi - croient sans raisonnement, alors que le Dieu de Descartes, objet d'une déduction par la preuve ontologique est « *inutile et incertain* » : le cœur simple est supérieur à l'homme rationnel. D'où pour Pascal un bon et un mauvais usage de la raison. Dogmatisme et scepticisme sont renvoyés dos à dos. « *Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut* ».

C'est le corps que Platon rendait responsable d'une dérégulation de la raison, ce corps qu'il faut nourrir, qui est sujet aux maladies et à des désirs souvent funestes. Le sensible perturbe, voire empêche notre accès à l'intelligible, seul porteur de notre véritable humanité. Pour connaître, il faut se détourner de l'expérience sensible, de la Caverne et « *regarder avec les yeux de l'âme seule les choses en elles-mêmes* ». « *Soma sema* » : le corps est un tombeau, dont la mort nous délivre.

Cet idéal de maîtrise, par la raison, des émotions et des passions, Kant le vise également, quoique d'une autre manière. Sa distinction entre émotion et passion présente celle-ci comme beaucoup plus dangereuse. Certes, l'émotion (ainsi la colère) rend la réflexion impossible et nous fait perdre la maîtrise de nous-mêmes. Mais, ivresse, elle dure peu et « *a la mémoire courte* ». La passion (par ex la haine), au contraire, s'enracine, creuse son lit, tente de mettre la raison à son service et y parvient souvent. Poison avalé, ses effets à long terme sont presque incurables.

Kant ménage toutefois une petite place à l'émotion dans l'éducation à la moralité : une « *émotion pour le bien* » peut aller dans le sens de la raison, en attendant que celle-ci ait acquis la force nécessaire pour mouvoir seule la volonté. La bonne volonté (agir PAR devoir) doit en effet être éduquée. L'homme est l'auteur de la loi morale et ce n'est qu'à ce titre qu'il doit lui obéir : chez Kant, la morale n'est nullement fondée sur la religion et l'on peut même dire que c'est la morale qui est fondatrice de notre humanité.

Deuxième séance, 2 déc 2022. La première séance, après avoir éclairé les significations que pouvait prendre la citation de Pascal, avait abordé la question de l'articulation entre émotions et raison sous la figure de la maîtrise par celle-ci des passions. Cette deuxième séance entreprend d'examiner d'autres articulations possibles, à la recherche du meilleur rapport que celles-ci puissent entretenir.

Descartes, à cet égard, dans un texte difficile à première lecture, propose quelques trucs ou recettes à même de réduire l'impact de nos passions sur nos conduites. Tout semble se jouer dans un certain rapport au temps. Les passions, étant des états du corps, ne sont susceptibles d'aucun contrôle par l'âme, elles sont subies. On ne peut, par exemple, s'empêcher volontairement de rougir sous le coup de l'une ou l'autre de nos émotions. Rougir, en effet, est un mécanisme strictement corporel, un automatisme sur lequel nous n'avons pas prise. Le seul pouvoir que nous puissions acquérir, d'après Descartes, et que nous devons rechercher est celui de court-circuiter le passage de la passion à l'action. Pour ce faire, il nous faut, explique Descartes différer notre réaction. Ce que nous permet le recours à la mémoire et à la réflexion. Prenant un exemple jugé par nous fort critiquable, celui du soldat tenté de fuir, ou au contraire, de foncer dans la bataille, il explique qu'il peut faire un choix libre en prenant le temps d'évaluer les forces en présence. Les exemples auxquels nous pensons, du sang froid à garder (à l'opposé d'une panique mortifère) lors d'un incendie ou d'un risque de naufrage) sont pour nous plus parlants.

Diderot, de son côté, s'en prend aux féroces réquisitoires contre les passions qu'il juge toujours trop unilatéraux « on ne les regarde jamais que du mauvais côté », omettant ainsi de reconnaître que sans passion, beaux arts et vertu

resteraient bien médiocres. Le style et les idées de Diderot entraînent plus facilement l'assentiment du groupe que ceux de Descartes mais l'on ne peut que reconnaître que la fin du texte, apportant une nuance à ce qui aurait pu passer pour un éloge inconditionnel, est moins limpide. Diderot, parlant d'établir « entre elles une juste harmonie » semble proposer, en effet, de tempérer une passion par une autre : « l'espérance par la crainte, le point d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaisir par l'intérêt de la santé », ce qui résonne étrangement dans un texte faisant l'éloge des passions fortes. Peut-être évoque-t-il moins l'affaiblissement d'une passion par une autre que leur présence simultanée, gage de l'intensité d'une vie ?

Une telle thèse eût horrifié Malebranche qui, tout en reconnaissant que « les hommes peuvent vaincre leurs passions par des passions contraires » n'y voit pas une victoire mais un plus grand esclavage encore.

Mais Nietzsche nous semble échapper à la controverse lorsqu'il reconnaît que « toutes les passions ont un temps où elles ne sont que néfastes » parce que bêtes mais « ont une époque tardive » où elles se transforment « elles se marient à l'esprit ». Ce par quoi nous entendons qu'elles se spiritualisent. Lutter contre toutes les passions, vouloir les éradiquer toutes est mortifère. Elles sont, en effet, des manifestations de la vie, et ceux qui réduisent toutes les passions à leur version bête retournent la vie contre elle-même. Nietzsche ne développe guère, aussi nous nous efforçons, en travaillant sur des passions explicitement citées : « désir de dominer, de posséder, de se venger », de comprendre ce processus de spiritualisation. Sachant que plus loin dans le même ouvrage, Nietzsche s'attarde sur l'exemple de la sexualité qui dans sa forme bête est pulsionnelle et brutale et devient amour lorsqu'elle se spiritualise, nous formons l'hypothèse que l'émulation puisse être la spiritualisation du désir de dominer et le recours au droit celle du désir de se venger mais peinons à en trouver d'autres. L'idée de sublimation, empruntée à Freud, nous semble éclairer la position de Nietzsche.

Troisième séance. 6 janvier 2023.

Explorer le sujet de l'articulation entre l'émotionnel et le rationnel sans rencontrer HEGEL est impossible. De fait, dénonçant la *moralité inerte et hypocrite* qui condamne les passions, le philosophe de la dialectique parvient, à travers l'idée de *ruse de la raison*, à penser leur relation, non comme stérile opposition, mais comme unité, coopération des contraires. La passion est cet état où le sujet *met toute l'énergie de son vouloir et de son caractère au service de ses buts, leur sacrifiant tout le reste*. C'est précisément par là qu'elle est, dans l'Histoire, l'élément actif. La raison à elle seule ne pourrait rien accomplir. Les passions, les intérêts particuliers réalisent ainsi l'Universel : « *Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion* ». Lors de la lutte contre le nazisme, le général de Gaulle et les Résistants ont été mus par leur passion pour une certaine idée de la France et une forme d'orgueil. Ils nous semblent une illustration pertinente de la thèse hegelienne. Et même au niveau local, un élu, porté par l'ambition politique, peut, grâce au pouvoir qu'il exerce, réaliser de grandes choses pour ces concitoyens. Mais objecte l'une d'entre nous, cette vision n'est-elle pas un peu idyllique ? Loin d'être au service de l'Universel, l'amour du pouvoir ne conduit-il pas nécessairement à l'abus de pouvoir ?

C'est à nouveau, à travers le texte de HUME, le pouvoir de la raison qui est mis en question, quoique d'une autre manière. « *La raison à elle seule ne peut jamais produire une action* » ni engendrer une volonté, affirme l'auteur du *Traité de la nature humaine* (1739). En aucun cas elle ne peut s'opposer à une impulsion passionnelle. Impuissante face à celle-ci, elle ne peut être que *l'esclave des passions*. Il n'y a donc jamais, à proprement parler, de combat entre la raison [comme faculté de raisonner, non comme faculté des fins] et la passion. Seule une impulsion contraire peut résister à la passion. Ce texte de Hume nous bouscule : la raison ne peut-elle nous désigner un objet, une action désirables ? Mais nous reconnaissons que ce n'est par raisonnement que le fumeur ou l'alcoolique parviendront à s'abstenir, mais peut-être par désir de liberté ou amour pour leur famille. La question de la place tenue par l'Inconscient dans ce processus est soulevée, mais reste en suspens.

Avec nos contemporains Françoise SCHENK, Antonio DAMASIO et J.Pierre VINCENT, ce sont des neurologues qui, vont un temps, éclairer nos échanges. Une affirmation incorrecte (par ex $2+2=5$) activerait, nous dit la première, des circuits de rejet, voire de dégoût, dont on peut situer la manifestation dans le cerveau. Lorsqu'une hypothèse, même abstraite, est validée et que la cohérence du monde l'est par là-même elle aussi, une activation du circuit de la récompense est décelable. Nous en déduisons que, quoique nous puissions de fait nous tromper, nous avons une préférence pour le vrai, lequel nous procure du plaisir. Ne le ressent-on pas, d'ailleurs, par exemple en résolvant une équation ? A l'inverse, la théorie quantique, pour qui, énigmatiquement, le chat de Schrödinger peut être A LA FOIS mort et vivant, fait exploser le système de cohérence et affole nos neurones.

Trop souvent affirme à son tour A. DAMASIO, le cerveau est assimilé à un ordinateur et conçu comme distinct du corps. Or la pensée est au service de la survie de l'organisme et les émotions constituent un puissant moteur favorisant l'adaptation. Ainsi, quelqu'un que la maladie prive de la possibilité de ressentir des émotions fera des choix aberrants sur le plan professionnel aussi bien qu'affectif : l'analyse purement rationnelle ne suffit pas pour prendre de bonnes décisions ; elle doit s'appuyer sur des souvenirs, lesquels contiennent de riches composantes affectives, que l'obligation de choisir réveille. C'est aussi ce que soutient JP VINCENT. Contre une approche mécaniste qui fait du cerveau une machine à calculer, il affirme que les émotions viennent du corps, que *c'est l'affect qui fonde l'action*. La découverte des neurones-miroirs - on esquisse mentalement la même action que l'autre en face de soi - le confirme. Dans la construction des sociétés humaines, c'est l'émotif qui prime ; les émotions nourrissent la raison. La conscience habite le corps de part en part.

Revenons pour finir aux philosophes, avec ALAIN. Mais dit-il autre chose ? Ce n'est pas en se raisonnant que l'acteur ou le musicien cessent d'avoir le trac, mais en jouant, en actionnant leur corps avec l'aisance de l'habitude. Pourtant, lors d'un débat, quand on réagit avec émotion, n'est-ce pas le signe que l'on est dans la croyance ? L'homme convaincu - et non persuadé - n'est-ce pas celui qui s'efforce de défendre sa thèse en argumentant calmement ? Entre le cœur et la raison, celle-ci aurait-elle le dernier mot ?

Grâce au chemin parcouru lors de ces trois séances, la maîtrise intégrale des émotions par la raison nous semble maintenant illusoire, voire dangereuse. La coopération entre le cœur et la raison est à la fois un fait et une exigence. Dans cet atelier, en prise avec nos expériences, la confrontation avec les textes et les différentes positions des participants fait que « *on en prend pour son grade* » selon le mot de la personne même qui avait proposé la question en octobre.

Séance 1. Description de la musique et de ses effets

En prélude, un ensemble de citations descriptives de la musique est relu avant un tour de table indiquant pour chacun des présents celle où il se reconnaît le plus et les éléments avec lesquels il est en accord, en désaccord.

Quand Mme de Staël définit la musique comme « un plaisir si passager » cela choque au premier abord, mais la discussion montre qu'au début du XIXe, la musique pour l'auditeur moyen, ni occasionnel ni musicien pratiquant, se résume aux concerts (rares hors des grandes villes) et éventuellement à la lecture de partitions, et qu'elle est bien un moment dans « la brièveté du temps » ; que ce qui en reste est juste le souvenir d'une émotion ressentie. A la différence des auditeurs d'aujourd'hui ayant accès à tout moment à toute musique.

Rousseau, lui, ne dit pas que la musique représente les choses, « mais [...] excite dans l'âme les mêmes sentiments qu'on éprouve en les voyant. »

Pour Platon cité par Jankélévitch, il s'agit de savoir ce que veut dire le fait qu'elle pénètre l'âme et « s'empare d'elle de la manière la plus énergique » ; de même chez Marrou quand elle « captive l'homme tout entier » après avoir dompté le corps, pour ravir et transporter l'âme.

La phrase de Quignard accentue cette idée puisque « n'importe quelle musique » « viole le corps humain » en obligeant l'oreille à entendre et obéir. Ce qui pose problème à beaucoup et nous y reviendrons plus précisément. Quant à Luther, on sent bien qu'il parle d'une certaine musique, et d'une façon un peu lénifiante.

En fait, l'une des questions répétée est celle de savoir de quelle musique il s'agit, à notre époque où toutes sont accessibles à tout moment, des violemment rythmées et amplifiées qui provoquent la transe aux musiques contemplatives ou aux musiques d'ambiance, comme celles que la publicité ou le cinéma utilisent pour mieux nous captiver.

L'accord est partagé que la musique commune à la plupart des citations a bien une emprise sur nos corps et nos esprits, qu'elle nous bouleverse ou nous apaise, nous transporte loin de nos soucis quotidiens, en sublimant même nos émotions les plus tristes, sans forcément nous asservir et nous mener à la baguette, comme l'affirme Quignard.

Deux côtés de la musique : harmonie et mélodie

Quand on relit le résumé de la conception platonicienne de la musique, dans la *République* idéale décrite par Socrate, où seuls deux modes ont droit de cité avec les seuls instruments préaccordés, pour mieux faire marcher au pas ou modérer et assagir les citoyens, on comprend qu'il n'y a pas pour le philosophe une seule musique mais bien deux complètement distinctes, l'une en harmonie avec la Cité idéale, l'autre mélodique, ludique, plaintive, amollissante, indolente.

Prenant le contrepied de l'harmonie universelle, sur le modèle de la justesse musicale, prônée par Rameau, Rousseau, sans renier l'harmonie, pense que la liberté mélodique doit primer et permettre à l'homme de devenir vraiment humain, de dépasser l'animalité comme l'asservissement politique. A la fois musicien, compositeur (*Le Devin du village*) et théoricien, il va contribuer à passer de l'époque baroque à l'époque classique, avec Glück et Mozart en particulier, deux de ses premiers représentants. Eux se sont inspirés de ses écrits, le premier en simplifiant l'orchestration, en redonnant toute sa place à la mélodie, en remplaçant les castrats par d'autres chanteurs, l'autre en s'inspirant pour son premier opéra écrit à 7 ans, de celui du philosophe musicien.

On peut se demander comment va évoluer la musique classique et si la distinction de deux côtés de la musique va y contribuer.

Séance 2 La conception romantique de la musique.

Musique et Absolu : Si l'une des personnes présentes est d'accord avec l'affirmation de Hoffmann que la musique est supérieure aux mots « pour exprimer la joie qui, plus belle et plus pure que dans notre monde resserré, vient d'un pays inconnu et allume en nous une vie intérieure toute de délices », d'autres voix reprochent au texte de n'être que du côté de la réception de la musique, de parler de « la magie de la musique » qui fait penser à une création sans effort, s'interrogent sur la supériorité attribuée à la musique instrumentale sur ses autres formes.

Pour répondre à ces propos, l'accent est mis sur l'affirmation au cœur du texte du rapport de la musique à l'infini qui serait son seul objet, royaume auquel elle nous introduirait par delà le monde ordinaire. Visage de l'Absolu, l'infini des romantiques doit être pensé comme se substituant au Dieu des chrétiens comme Luther ou Saint Augustin, la question étant de savoir s'il en est une dérivation erronée ou une traduction plus appropriée. Un accord se dégage sur l'affirmation que la musique est liée à la spiritualité à laquelle elle permet d'accéder.

Un échange d'avis divergents sur la question de savoir s'il importe ou pas de comprendre les paroles pour goûter la musique chantée a lieu.

Plusieurs personnes témoignent de l'accès à des moments d'extase que l'écoute de telle ou telle musique leur a fait vivre.

Tout le monde est d'accord pour trouver que la critique de la conception romantique de la musique par Henri Marrou est excessive, portée qu'elle est par une adhésion radicale à la conception augustinienne et une connaissance insuffisante du bouddhisme.

Musique et Vie : En quelques mots les étapes de la transformation de l'Absolu en Vie : Schopenhauer : Volonté comme principe de tout ce qui existe = vouloir vivre repris par Wagner . Puis Nietzsche : « Si Dieu est mort,

la Vie est la seule réalité. » Notion de Volonté *à* (et non pas *de*) la puissance c'est à dire à plus de vie. Division des humains en deux selon qu'ils sont habités par une volonté faible ou une volonté forte.

Application par Nietzsche de cette distinction à la musique : celle qui enrichit la vie, transfigure le monde, l'embellit, lui donne du sens (exemple Bizet Carmen) et celle qui appauvrit la vie, dénigre ce monde et développe le nihilisme (Wagner Parsifal). Nouvel avatar de l'affirmation de deux musiques. Si l'on perçoit l'intérêt de cette conception, on regrette que ne soient pas donnés des critères de discernement plus applicables, que certains caractérisant la musique appauvrissante font problème comme la recherche du calme, du silence.

Musique et nazisme ; le côté obscur de la musique

Lecture de quelques phrases de *La haine de la musique* de P. Quignard : si l'usage de la musique dans le système concentrationnaire qu'il dénonce est exact et pose question, la conclusion qu'il tire à savoir qu'il n'y a pas deux « côtés » de la musique, que toute musique doit être haïe, n'est pas recevable. Ou alors il faut haïr tous les arts, car « *si les condamnés avaient été accueillis par des déclamations poétiques, des pièces de théâtre, aussi belles soient-elles, ou s'ils avaient dû traverser, exténués et démoralisés, une galerie des plus belles peintures et sculptures, leur rejet et leur dégoût auraient-ils été bien différents?* » (Alain Lambert *Principes de la mélodie – Musiques populaires, philosophie et contre-cultures* L'Harmattan 2015)

La conception nazie de la musique oppose de façon manichéenne la bonne musique de la grande tradition allemande à la musique dégénérée, qui englobe entre autres le jazz. Ce type de musique doit être envisagé dans la critique plus globale de l'art dégénéré (cf l'affiche envoyée : un noir porteur de l'étoile juive jouant du saxo). Toutes les formes de la musique dite dégénérée par les nazis « relèvent bien de la «vraie» musique. »

Si la musique, toute forme de musique comporte un « côté obscur », toute musique quand on l'impose, le cas des camps de la mort en étant la figure extrême, devient haïssable.

Séance 3 : L'humaine improvisation.

Retour aux intuitions de Rousseau sur l'humain et la mélodie [textes extraits du livre d'Alain Lambert cité ci-dessus]. Si l'homme est un animal sans instincts, il est perfectible en bien ou en mal, libre, créatif quant à sa propre vie, séparée pour cette raison de la simple vie biologique, ou même de la volonté à la puissance selon Nietzsche. Cela l'amène à improviser et à évoluer politiquement, culturellement, artistiquement, et bien sûr musicalement au fil des siècles dans des directions imprévues auparavant. Le processus d'individualisation qui en découle nous a fait passer des sociétés où le collectif prime aux sociétés démocratiques modernes.

Le paradigme philosophique de l'harmonie telle que Platon ou Rameau l'ont pensé comme cadre prédéfinissant toutes les activités humaines, et qu'on retrouve dans certaines philosophies de l'histoire, ne permet pas, lui, de comprendre cette évolution propre à l'humain. Ainsi Adorno condamne le jazz au nom d'un marxisme schématique sans comprendre que le développement exponentiel d'une culture populaire, musicale, littéraire, cinématographique est liée à l'apparition d'une nouvelle classe, celle dite moyenne des consommateurs, employés et salariés éduqués, issus des anciennes classes populaires.

A condition de ne pas tomber dans l'improvisation déréglée ou l'individualisme excessif, au niveau musical, il est évident que l'harmonie et le rythme sont une base nécessaire à l'imagination mélodique, comme le montre l'improvisation en blues et en jazz, musiques populaires à l'origine venues de musiciens afro-américains, anciens esclaves n'ayant pas ou peu accès à la culture savante, et dont l'éducation musicale se faisait alors par la transmission orale, par l'écoute, par le corps, et non par la culture écrite qui, pour Rousseau, a fortement diminué l'émotion poétique et musicale des origines. Et cette nouvelle énergie poétique va se perpétuer au XXe siècle pour toutes les musiques populaires par le biais du phonographe, de la radio, de la télé, puis d'internet et du mp3.

D'où un certain nombre d'hypothèses sur l'évolution de ces musiques populaires à partir des premiers enregistrements entre 1920 et 1925. Le jazz instrumental serait né pendant les pauses vocales du blues urbain des chanteuses accompagnées de cuivres à la Nouvelle Orléans, alors que le blues rural, plutôt masculin et plutôt guitare, va s'électrifier à Chicago, permettant la naissance du rock en se métissant aux musiques populaires blanches. Elvis Presley le fonde en 1954 en reprenant un blues d'Arthur Crudup. Sa réinvention va passer sept fois le même jour sur une radio influente et devenir un événement mondial. De la même façon, Django Reinhardt, guitariste manouche et musicien de bal musette, va injecter dans le jazz à la fin des années trente ses influences européennes et le légitimer un peu plus comme musique universelle, dépassant les ethnies et les continents.

Comme le dit Jankélévitch dans *La musique et l'ineffable*, l'indicible, c'est ce dont on ne peut rien dire, alors que l'ineffable, propre au mystère musical, c'est ce dont il y a trop à dire. Il faut donc revenir à la musique, aux musiques, pour les jouer et les écouter. Et surtout ne pas en parler dans l'abstrait, comme font beaucoup de philosophes. Le silence est aussi une dimension de la musique, comme de la poésie.

Le 6 février, suite à l'atelier Musique et Philosophie, nous avons organisé au Café des Images un Ciné-philos ouvert à tous. En ouverture le film *Autour de minuit* de Bertrand Tavernier (1986) avec le saxophoniste Dexter Gordon et François Cluzet. Très bien restauré au niveau du son musical mais non des dialogues en français. Suivi d'un temps de discussion autour du jazz de l'époque du film, du mystère de la création, du rapport père-fils inversé des deux personnages, du rapport Paris New York et de la place des musiciennes dans le jazz d'alors et d'aujourd'hui. Avec en bonus un solo de sax ténor, *Body and Soul*, par un des participants, musicien venu par hasard avec son saxophone.